

Zeitschrift:	Générations : aînés
Herausgeber:	Société coopérative générations
Band:	32 (2002)
Heft:	1
Artikel:	Romaine Jean : "Je suis à l'antenne comme dans la vie"
Autor:	Prélaz, Catherine / Jean, Romaine
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-827994

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Entre famille et travail, Romaine Jean est une femme épanouie

Romaine Jean

«Je suis à l'antenne comme dans la vie»

Une semaine sur deux, en alternance avec Darius Rochebin, Romaine Jean présente le «19:30». Son visage est devenu familier aux téléspectateurs, pour qui elle est presque un membre de la famille. Et elle le mérite: chaleureuse, honnête dans son travail comme dans la vie.

Depuis cinq ans, une semaine sur deux, les téléspectateurs ont le bonheur de la recevoir à domicile par l'intermédiaire de leur petit écran. Présentatrice du «19:30»

de la TSR, Romaine Jean y excelle, tout à la fois sérieuse, rigoureuse et chaleureuse. Pour cette journaliste aguerrie, l'information est une mission, en même temps qu'une impor-

tante responsabilité: celle de comprendre au mieux les événements et de les faire comprendre.

Après une enfance heureuse en Valais, puis une adolescence plus contestataire, Romaine Jean a choisi le journalisme pour assouvir sa soif de curiosité, de rencontres, de compréhension du pourquoi et du comment des choses. Depuis vingt ans, à ses côtés, il y a Marco, «un compagnon merveilleux». Jeune femme épanouie, mère d'un garçon de seize ans, Romaine profite de la vie heu-

reuse et très active qu'elle vit aujourd'hui, reconnaissante de ce qui lui a été donné, consciente aussi, en toute humilité, qu'elle a contribué à la construire.

Nous l'avons rencontrée chez elle, dans son nouvel appartement de Corsier, dans la campagne genevoise, une fin d'après-midi où le journal télévisé, cette semaine-là, se préparait sans elle.

«Je ne me suis pas du tout fabriqué une image»

– Romaine, comment a commencé votre aventure à la télévision ?

– J'y suis entrée en 1992. J'étais alors correspondante parlementaire à Berne pour la radio romande. La télévision m'a proposé le même poste. Deux ans plus tard, elle m'appelait à Genève pour être responsable de la rubrique nationale. En 1996, on m'a demandé de présenter le journal.

– Avez-vous accepté tout de suite, sans réticences ?

– J'ai hésité un peu. C'est un poste tellement exposé. C'est un choc de savoir que tout le monde vous voit, vous observe dans les moindres détails et vous juge. J'avais aussi peur de ne pas être à la hauteur. C'était un gros défi, mais j'étais également très contente qu'on me l'ait proposé. Au début, je ne me sentais pas très à l'aise, plutôt traquée. Je n'avais pas l'habitude de l'antenne. Ce métier est fait de tellement de choses: la manière dont on s'exprime, la coiffure, l'habillement... Je me sentais assez confiante sur le fond, mais moins sur la forme. Cela dit, je ne me suis surtout pas fabriqué une image. Je suis à l'antenne comme je suis dans la vie, sinon qu'à la maison, on ne parle pas de tours qui tombent, d'avions qui s'écrasent et de guerres. Quand je passe à l'antenne, j'essaie plutôt de disparaître derrière l'information, de donner le maximum de poids au contenu de ce que je dis, de trouver un langage simple, sans fioritures, pour que les gens comprennent.

– Avez-vous mieux vécu que vous ne l'imaginiez le fait d'être exposée, reconnue ?

– Oui, parce que les gens sont extrêmement gentils, vraiment sympas,

quand ils me reconnaissent et m'accostent. C'est très agréable, d'autant plus qu'en Suisse romande, on n'est vraiment pas dans un système de vedettariat. Tout est simplement très amical, et j'en vois les très bons côtés. Je le prends comme une reconnaissance de mon travail. C'est très motivant de recevoir des compliments pour ce que l'on fait, ce n'est pas donné à tout le monde. Dans mon cas, c'est aussi un peu surmérément, parce que c'est le travail de toute une équipe.

– A qui vous adressez-vous lorsque vous présentez les infos ?

– Souvent, je reçois des lettres, des téléphones de téléspectateurs. Alors je me dis: aujourd'hui il y a cette personne qui m'écoute, et j'imagine en face de moi la personne qui m'a écrit ou téléphoné. Pour elle, j'essaie d'être simple et d'être claire.

– On vous voit également dans une émission sur Arte. Pouvez-vous nous en parler ?

– Il s'agit d'une émission hebdomadaire, que je présente une fois sur deux, consacrée à l'Europe au sens large. Nous y parlons par exemple des transports routiers, de la bonne bouffe, nous recevons des personnalités, dont Jacques Delors récemment. Pour cette nouvelle émission, Arte a prospecté dans les télévisions européennes, à la recherche de quelqu'un qui comprenne et parle tant l'allemand que le français, voire d'autres langues. Pour avoir vécu et travaillé dix ans à Berne, je maîtrise à peu près l'allemand. A la maison, avec mon mari Marco et notre fils Louis, nous parlons italien.

«J'aime l'urgence de l'actualité»

– L'information quotidienne et une émission magazine, est-ce un bon équilibre pour vous ?

– Je présente l'émission sur Arte la semaine où je ne fais pas le TJ Soir, et cela fonctionne bien. De plus, cela me permet de faire de l'immédiat, et j'aime bien l'urgence de l'actualité, mais aussi des choses plus profondes, plus thématiques, rencontrer des gens, aller à Paris, découvrir une autre manière de travailler. On m'a proposé cette émission et je suis heu-

reuse d'avoir accepté. Aujourd'hui, je suis encore passionnée par l'actualité, mais un jour ou l'autre j'en aurai assez. Des débats, des émissions magazines, c'est ce que j'aimerais faire plus tard.

– Avant la télévision, avez-vous essentiellement fait de la radio ?

– J'ai fait mon stage de journaliste à l'Agence télégraphique suisse, puis dix ans de radio. Je présentais les journaux du matin à Lausanne, avant d'être correspondante au Palais fédéral. C'est à Berne que j'ai rencontré Marco et que nous avons eu notre fils. Le travail de journaliste parlementaire m'a passionnée, car la politique fédérale est beaucoup plus intéressante qu'on le dit. De plus, j'y étais quand ça bougeait: la démission de Mme Kopp, le scandale des fiches, l'affaire Sakarchi. J'ai aussi beaucoup aimé vivre à Berne. C'est une ville qui cultive un bel art de vivre. J'y ai le souvenir de très belles années, avant notre installation à Genève, que j'aime aussi beaucoup. J'y avais d'ailleurs déjà fait mes études universitaires, en sciences politiques.

«J'étais une adolescente plutôt rebelle»

– Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance en Valais ?

– J'ai grandi à Ayent, un petit village au-dessus de Sion. J'étais une petite fille studieuse, plutôt vive, assez insouciante et très sportive, pratiquant surtout le ski. J'aimais déjà la montagne. J'ai eu une belle enfance, sans problèmes. Lorsque je suis entrée au collège, j'étais plus rebelle, assez contestataire. Je posais beaucoup de questions, je n'acceptais pas les choses telles qu'on me les disait. Je devais être plutôt pénible pour les profs.

– Aviez-vous déjà une veine de journaliste ?

– Oui, sûrement! J'adorais aussi la philosophie et l'histoire. J'avais un professeur de philo, le père Ernest, un type génial. On discutait de tout: la vie, la mort, Aristote... J'aimais aussi l'histoire. Je voulais être journaliste, ou avocate, mais avocate pour la veuve et l'orphelin! Je me voyais très bien plaider, défendre.

Lorsque je suis entrée à l'Université de Genève, je me suis inscrite en droit et en sciences po, j'ai suivi les deux facultés durant quelques semaines, avant d'opter pour sciences po et le journalisme. Je voulais voyager, travailler pour le CICR, aller à Beyrouth, apprendre l'arabe. Licence en poche, j'étais trop jeune pour le CICR... j'ai trouvé une place de stage à l'ATS, et j'ai finalement très peu bourlingué. Je suis presque toujours restée en Suisse, mais je crois que je voyage beaucoup à travers mon métier, je suis toujours en prise avec ce qui se passe dans le monde. Il y a une constance dans ce que j'ai voulu faire et ce que je fais.

«Rien n'est acquis pour les femmes qui veulent travailler»

– Cette curiosité, cet esprit de contestation que vous aviez déjà jeune, avez-vous pu les assouvir dans le journalisme ?

– J'ai l'impression d'avoir pu poser des questions sur ce qui se passe, pour essayer de comprendre, à mon tout petit niveau. Il faut être modeste par rapport à ce qu'on sait dans l'information, car on est toujours susceptible d'être manipulé. Mais j'ai vraiment l'impression d'assouvir mes besoins, et j'adore ce que je fais.

– Vos parents travaillaient-ils dans ce domaine ?

– Pas du tout ! Institutrice, puis inspectrice scolaire, ma mère a toujours été très active, très vive, très sociable, connaissant tout le monde. Mon père avait une petite entreprise de village de montagne avec ses frères. Il a notamment construit des chalets.

– Que leur devez-vous, à l'un et à l'autre ?

– Mon père m'a transmis la force de la volonté, de vouloir quelque chose et d'avancer, de ne pas trop se plaindre, d'être content avec ce que l'on a. Il a fait son chemin à la force de la volonté, il a avancé tout droit sans gêner personne, sans jalousser personne. J'ai beaucoup d'admiration pour lui. Ma mère m'a aidée à me structurer, elle a les pieds sur terre. Je dois beaucoup à mes parents. J'ai aussi un frère, directeur

d'un collège à Fribourg, et une sœur plus jeune que j'adore, juriste, mère de trois enfants. Elle a une vie plus familiale que la mienne.

– Tout en menant votre carrière, vous avez également réussi à fonder une famille...

– Ça, c'est grâce à Marco, mon mari, qui est quelqu'un de génial. Il m'aide beaucoup, on a toujours tout partagé, il n'a jamais mis aucun frein à ce que je voulais faire, conscient que je ne m'épanouirais pas en restant à la maison. Il est journaliste aussi, dans l'humanitaire. Il travaille pour la Fondation Hirondelle, qui crée des radios dans des zones de conflits. Nous avons des intérêts et des activités très proches. Malgré ce soutien, il faut bien dire que c'est toujours une course totale, car rien n'est acquis pour les femmes qui veulent travailler dans ce pays. Il y a encore énormément à faire. En tant que femme active et mère, on culpabilise, on court tout le temps. On pourrait mieux aider les femmes qui souhaitent mener de front vie professionnelle et familiale. Personnellement, je ne regrette pas une seconde de l'avoir fait, mais j'ai passé par des périodes très dures.

– Entre votre travail, votre foyer, votre fils Louis, seize ans, quel temps vous reste-t-il pour vous-même ?

– A vrai dire, je ne sépare pas tellement les choses. J'ai une vie très active qui me rend heureuse, je rencontre des gens, nous mangeons avec des amis, je profite de tout ce que je peux, car je sais que tout peut s'arrêter. J'ai une chance folle et je m'en rends compte. J'essaie d'en être reconnaissante, de faire au mieux avec tout ce qu'on m'a donné, avec aussi ce que j'ai mérité, car tout ça ne s'est pas construit tout seul.

– Prenez-vous le temps de lire, d'écouter de la musique ?

– Quand je rentre le soir, je me mets près du feu, je bouquine, ou on écoute un disque, on discute. Nous passons aussi des week-ends avec des copains. Actuellement, mes lectures sont souvent liées à mon travail. Mais j'aime reprendre des vieux livres de Céline, Camus, Paul Auster, et en relire des passages. Quant à la musique, c'est Marco le spécialiste. World music, musique arabe, vieux disques de David Bowie... on écoute un peu de tout.

– Vous avez déménagé récemment. Comment vivez-vous ce changement de lieu ?

– Nous habitons une maison que nous adorions, à Bardonnex, mais nous avons dû partir un peu précipitamment, car elle allait être vendue. Nous avons déménagé sur les chapeaux de roues, et nous avons trouvé

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur

Le bleu

Une fleur

Le lys blanc

Une odeur

La forêt

Un plat

Les aubergines au parmesan

Un auteur

Paul Auster

Un livre

Voyage au Bout de la Nuit

Un réalisateur

Kusturica

Un film

Le Temps des Gitans

Un musicien

David Bowie

Un continent

L'Afrique

Un paysage

La montagne

Une qualité humaine

La générosité

Une personnalité

Mandela

Un animal

Mon chat

Une gourmandise

La raclette, le risotto

cet appartement agréable, lumineux et calme, à Corsier. C'est un très beau village, on voit le lac. Nous nous installons petit à petit, mais nous manquons de temps. De temps en temps j'achète un truc. Il faudra abattre des murs, installer des lampes... pour le moment, c'est un peu dépeuplé ! Il faut habiter un lieu un certain temps pour se sentir chez soi. Que mon intérieur ne soit pas encore parfait, cela ne me stresse pas du tout. Chaque chose en son temps.

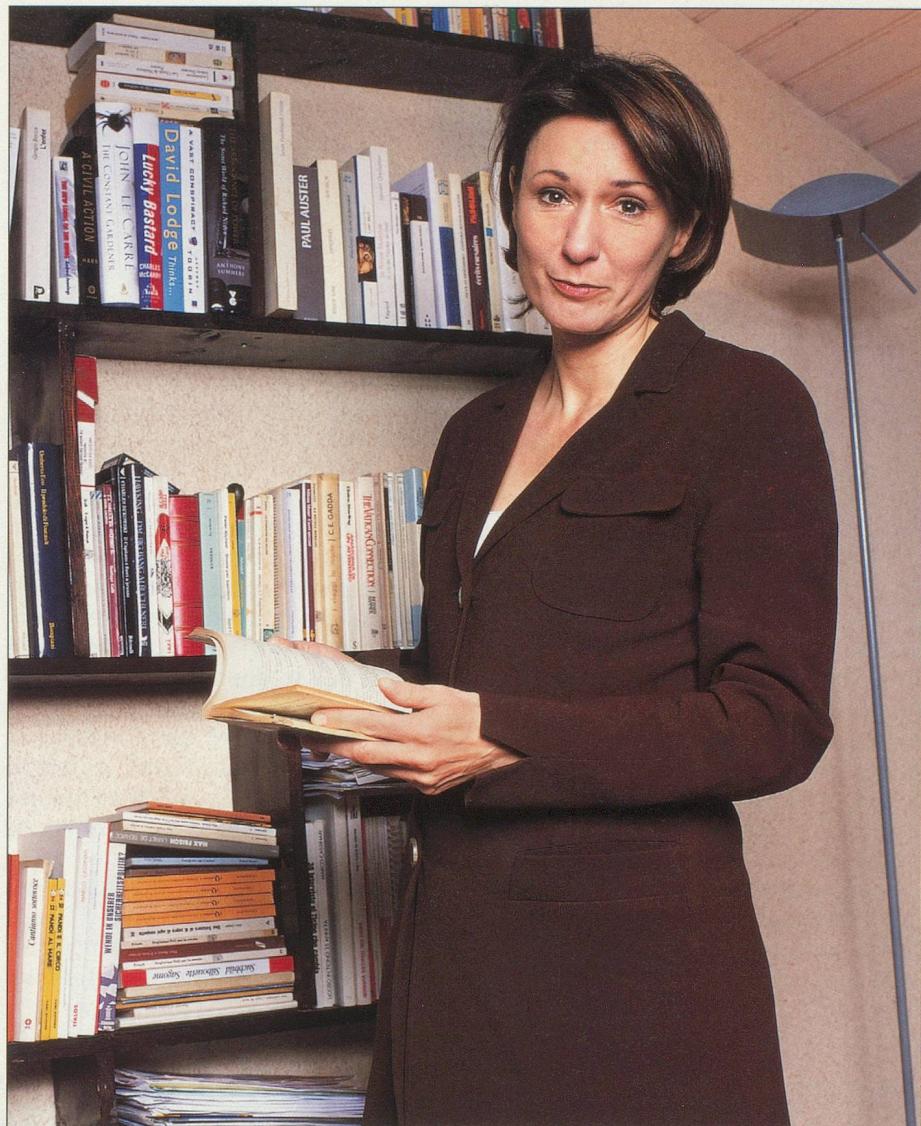
«Un jour tu donnes, un jour tu reçois»

— Vous parlez de votre lieu de vie, de votre travail, de votre famille. On vous sent sereine, équilibrée...

— Ces temps-ci, c'est vrai, je me sens vraiment bien. Dans la vie, il y a des périodes où ça va, d'autres où c'est plus difficile. Tout est tellement fragile. Soyons bien avec les gens qu'on aime quand on les a. Je vis avec un compagnon calme, généreux, qui a une philosophie de la vie. Je crois que cela m'amène aussi à pratiquer une certaine philosophie au quotidien. Je lis notamment des ouvrages bouddhistes, mais aussi sur l'Islam, pour essayer de comprendre. Je m'intéresse à l'aspect philosophique des religions.

— Vos rêves d'enfant se sont-ils réalisés ?

— La vie a fait les choses. J'ai connu des périodes beaucoup plus difficiles, où il me fallait trouver mon chemin, mais j'ai toujours avancé. Cette force me vient de l'enfance. Quand je parle à des gens qui ont des problèmes, je leur dis : ne te plains pas, avance, essaie, tu vas y arriver. Si l'on avance en essayant d'aimer les gens, cela nous est rendu. Un jour tu donnes, un jour tu reçois. Et à certains moments, il faut serrer les dents. Cette manière d'appréhender les choses se travaille, elle se mérite aussi. On l'acquiert de façon assez peu consciente, mais également par des lectures, des rencontres. Je suis convaincue qu'il y a des rencontres qui nous changent à tout âge. On peut être transformé par une rencontre. Ce sont parfois, en apparence, de petites choses. Je me souviens, il y a quelques mois, à Paris, d'avoir regardé la télévision dans ma chambre d'hôtel. Je suis tombée sur



Bouquiner, un des grands plaisirs que la journaliste s'accorde

un film documentaire consacré à la chanteuse France Gall. Et j'ai trouvé cette femme extraordinaire, lumineuse. J'étais impressionnée par l'harmonie qu'elle dégageait, par cette force de vie alors qu'elle a été poursuivie par la mort. J'y repense souvent. Une rencontre, c'est aussi une petite phrase dans un livre. Par exemple : «Ce qui ne tue pas rend plus fort.» Quand j'avais des difficultés, je me la suis répétée souvent. Je pense qu'un problème n'arrive jamais par hasard, il nous indique qu'il y a des choses à changer.

— Qu'est ce que cela représente pour vous d'être aujourd'hui maman d'un adolescent ?

— Je déplore que les jeunes aujourd'hui soient à ce point manipulés sans s'en rendre compte. On leur dit

ce qu'ils doivent aimer, quel film il faut voir, où il faut aller. Ils sont tellement sollicités, tout le temps, qu'ils ont ainsi beaucoup de peine à trouver leur chemin. Ce que Marco et moi pourrions dire à un ado aujourd'hui, ce serait : fais ton choix, mais va au bout de ce que tu fais, et ne fais pas les choses n'importe comment. Il faut faire les choses bien, avec amour, avec plaisir, en apportant aux autres. Je pense qu'il est bon de temps en temps de faire un bilan, de regarder ce que l'on avait au départ et de voir où l'on est arrivé avec ça. Il faut avancer d'une manière positive, en amenant quelque chose à soi, aux autres, à une profession, à une cause... ne pas vivre pour rien.

**Entretien: Catherine Prelaz
Photos: Nicole Chuard**